

47^e ANNÉE, N^o 1.

JANVIER 1873.

JOURNAL
DE
CHIMIE MÉDICALE
DE PHARMACIE, DE TOXICOLOGIE
ET
MONITEUR D'HYGIÈNE ET DE SALUBRITÉ PUBLIQUE
RÉUNIS

PHARMACIE

**Séance de rentrée de l'École supérieure de pharmacie
de Paris.**

L'École supérieure de pharmacie a fait sa rentrée, en séance solennelle, le mercredi 13 novembre, sous la présidence de M. Bussy, et en présence de M. Chevriaux, inspecteur d'académie, délégué.

Discours prononcé par M. BUSSY :

MESSIEURS,

C'est un thème un peu banal, je le sais, que la nécessité du travail. Cependant s'il est une circonstance où il puisse être rappelé avec opportunité, c'est celle qui nous réunit aujourd'hui; s'il est une époque où le travail soit plus expressément obligatoire, c'est celle où nous vivons.

Aux luttes de la guerre, qui ont introduit une si grande per-

turbation dans nos études et jeté tant de deuil sur notre patrie, ont succédé des temps plus calmes qui nous permettent de reprendre un enseignement normal et régulier.

Imitons l'exemple que nous donne le pays ; partout on s'efforce de réparer les ruines amoncelées par la guerre, et malgré les difficultés de la situation, malgré l'occupation étrangère qui pèse encore sur plusieurs de nos départements, nous voyons se rétablir l'ordre et la confiance, premières conditions de toute prospérité, gage assuré d'une prompte délivrance.

Nous pouvons concourir aussi, Messieurs, à la réhabilitation de notre patrie en nous efforçant de lui conserver, dans la spécialité de nos études, dans le domaine des sciences physiques et naturelles qui en sont la base, la place qu'on est disposé à lui contester.

Mais cette réhabilitation de la patrie, cette prééminence que nous ambitionnons pour elle, c'est au travail qu'il faut la demander ; au travail de l'intelligence comme au travail manuel, au travail dans toutes les professions et sous toutes ses formes.

Lui seul peut nous acquitter des dettes énormes imposées par une guerre désastreuse.

Ne faiblissons pas, reprenons courage et mettons le temps à profit.

On dit chez nos voisins que le temps est de l'argent (*time is money*) ; il serait plus exact de dire que le travail est de l'argent, car le temps n'a de valeur réelle que lorsqu'il est utilement employé.

Le temps, vous l'avez devant vous, vous tous pour qui s'ouvre aujourd'hui la carrière des études et des occupations professionnelles. Mais ne vous endormez pas dans une fatale sécurité ; ce temps, si largement départi à votre jeunesse, ne profitera qu'à ceux qui l'auront fécondé par le travail : il donnera aux uns la richesse, à d'autres la renommée qui s'attache aux travaux scientifiques, au plus grand nombre la considération et l'aisance qui ne manquent jamais à une existence honnête et laborieuse. Mais malheur à ceux qui se seront attardés sur le



chemin de la vie, à ceux qui auront laissé passer l'heure propice du travail utile.

Dans le mouvement rapide qui emporte aujourd'hui les hommes et les choses, il faut, pour me servir d'une expression vulgaire mais qui peint bien ma pensée, *emboîter le pas*, sous peine d'être rejeté hors du rang et foulé sous les pieds de la génération qui nous pousse.

Messieurs, en vous parlant de la nécessité du travail, mon esprit se reporte involontairement sur les deux hommes illustres dont l'image a frappé vos regards à l'entrée de cette école, Vauquelin et Parmentier, qui sont à la fois l'honneur de notre profession et l'exemple de ce que peuvent produire le travail et l'intelligence unis au sentiment du devoir et à l'amour de l'humanité.

Vauquelin, parti des derniers rangs de la société, simple garçon de laboratoire dans une pharmacie de province, est devenu, par un travail opiniâtre, l'un des chimistes les plus distingués de son époque; on lui doit plusieurs découvertes importantes pour la science et pour l'industrie, parmi lesquelles il suffira de citer celle du chrome et de la glucine. Collaborateur de Fourcroy, professeur à l'École des mines, au Muséum d'histoire naturelle, à la Faculté de médecine, il fit partie de cette pléiade glorieuse qui, sous l'impulsion de Lavoisier, jeta les bases de la chimie moderne, de la chimie scientifique.

Nommé directeur de l'Ecole de pharmacie au moment de sa création, il vient reprendre, en quelque sorte, possession de l'établissement dans lequel il a laissé de si honorables souvenirs.

Quelques-uns d'entre nous peuvent se rappeler encore cette aimable simplicité, cette inépuisable bonté qui étaient le trait principal et le charme particulier de son caractère. J'ai pu moi-même en éprouver les effets, ayant eu l'honneur de commencer ma carrière de professeur lorsqu'il était encore directeur de cette école.

Les principaux détails de cette vie, consacrée entièrement à l'étude, nous ont été conservés dans une notice précieuse que

nous devons à notre excellent collègue, M. Chevallier, un de ses derniers élèves, qui l'a assisté pendant plusieurs années dans l'intimité du laboratoire, et auquel il semble avoir légué l'ardent amour du travail dont il a été animé.

Parmentier. Pour Parmentier comme pour Vauquelin, la carrière de la vie s'est ouverte par les plus dures épreuves. Sorti également du modeste laboratoire d'une pharmacie de province, Parmentier s'est élevé par le travail aux plus hautes positions, à la plus grande renommée.

Nous honorons particulièrement en lui le savant utile, le savant devenu populaire par les bienfaits qu'il a répandus sur la société, le philanthrope qui s'est attaché surtout à améliorer la nourriture du peuple par l'introduction du précieux tubercule auquel la reconnaissance publique a donné son nom, *la solanée parmentière*.

J'ai dit la nourriture du peuple, j'aurais dû dire la nourriture de tous, car la pomme de terre figure, avec les mêmes avantages, sur toutes les tables, elle fait partie de tous les régimes.

Depuis l'époque de son introduction, les relations commerciales plus étendues et les progrès de l'agriculture ont accru, dans une proportion considérable, le nombre et la qualité des substances alimentaires sans rien ôter à l'utilité de la pomme de terre, qui n'a pas cessé de prendre une importance croissante dans l'alimentation publique, indépendamment des usages industriels auxquels on l'applique.

Ce n'est pas à vous, Messieurs, qu'il est nécessaire de rappeler les efforts persévérandts que Parmentier a dû faire, les difficultés qu'il a dû surmonter pour faire accepter le nouvel aliment.

Mais combien, parmi ceux qui sont appelés à en recueillir le bénéfice, ignorent encore le nom du bienfaiteur ! Sa statue le rappellera.

Parmentier a occupé, pendant longtemps, le grade le plus élevé dans ce corps des pharmaciens militaires, voué au service de l'armée, mais où l'abnégation personnelle et le dévouement à ses devoirs n'excluent pas le culte des sciences.

Il a su se placer, par son mérite, au premier rang parmi les plus illustres, au nombre desquels nous comptons, pour ne citer que ceux qui ne sont plus, Bayen, Laubert, Boudet, Serullas, Millon, etc., qui ont laissé de si dignes successeurs parmi nous.

Serait-il vrai que l'organisation de ce corps qui a produit tant de sujets distingués soit menacée, et que la pharmacie militaire doive être rejetée à l'avenir au nombre des services en sous-ordre peu dignes d'exciter le zèle et l'émulation des hommes d'intelligence et de savoir ? Il serait pénible de le penser, car rien de ce qui touche à l'honneur et aux progrès de la pharmacie ne saurait être étranger pour nous.

Nous n'avons, Messieurs, ni la mission ni la volonté de dérouler en ce moment devant vous la longue série des travaux de Vauquelin et de Parmentier. Nous n'avons pas davantage la prétention de vous avoir exposé tous les titres qui les recommandent à l'estime des hommes qui s'intéressent au progrès de nos sciences et à l'amélioration des conditions sociales.

Cette tâche sera accomplie plus tard au nom des souscripteurs qui ont concouru à l'érection des deux statues et lorsqu'on leur aura préparé dans une école agrandie un emplacement plus digne de les recevoir. En attendant, nous avons dû, dans notre empressement respectueux, et malgré l'exiguïté de l'espace, leur donner asile dans l'École actuelle, telle que l'ont faite les récentes expropriations.

Elle n'est pas, matériellement du moins, à la hauteur de l'honneur que nous voudrions rendre à des maîtres vénérés, mais la forme et la décoration extérieure importent peu ; le plus grand hommage que nous puissions leur rendre, le seul véritablement digne d'eux, est de profiter de leurs leçons et de marcher sur leur trace.

Ils seront à l'entrée de ce modeste édifice, non-seulement comme un modèle à suivre, mais comme une protestation permanente contre l'insuffisance de nos constructions.

Leur présence plaidera pour nous en faveur d'une extension

devenue indispensable aujourd'hui à tous les besoins de notre enseignement.

Messieurs, je n'aurais pas terminé la tâche que m'impose l'honneur de présider cette assemblée, si je n'exprimais au nom de l'École les regrets que lui inspire la perte de M. Lecanu, enlevé après un long professorat à l'affection de ses élèves et de ses collègues.

M. le professeur Chatin a, dans une circonstance solennelle, fait connaître les principaux titres scientifiques de M. Lecanu. Il ne m'appartient pas de les rappeler ici; la part que j'ai prise à plusieurs d'entre eux, l'intimité qui m'unissait depuis long-temps à M. Lecanu, rendraient suspecte mon impartialité et ôteraient toute valeur à mes appréciations; mais ce que je puis louer sans réserve comme sans exagération, c'est le professeur dévoué à son enseignement et à ses élèves, le professeur labo-rieux qui mettait un soin particulier à la préparation de ses leçons, ne laissant jamais rien au hasard de l'improvisation, qui, pendant près de quarante ans, a supporté le poids du professorat avec une ardeur que l'âge n'avait point affaiblie et qui lui avait concilié jusqu'à la fin de sa carrière l'attention et la sympathie de ses élèves.

Je devais ce dernier adieu à l'ami, au collaborateur, au collègue qui ne vivra désormais que dans nos souvenirs, et dont l'image ici présente rappelle seule aujourd'hui la place qu'il occupait parmi nous.

M. Chatin, professeur de botanique, a eu ensuite la parole pour une lecture sur une maladie météorologique des arbres fruitiers.

M. Méhu, pharmacien en chef de l'hôpital Necker, a lu un rapport sur le prix des thèses de la Société de pharmacie de Paris.

M. Mine-Edwards, professeur de zoologie, a terminé la séance par la lecture du rapport sur les prix de l'École.

PRIX DE L'ÉCOLE DE PHARMACIE :

- Première année. — 1^{er} Prix. M. Guéret.
— 2^e Prix. M. Beauregard.
- Deuxième année. — 1^{er} Prix. M. Lajoux.
— 2^e Prix. M. Gay.
- Troisième année. — Prix M. Yvon.

PRIX DES THÈSES DE LA SOCIÉTÉ DE PHARMACIE :

Prix, M. Boymont (Marc).

Mention honorable M. Lejeune (Yves-Marie).

Le PRIX MÉNIER n'a pas été donné cette année. La question proposée pour 1872 est maintenue pour 1873 : *Histoire des insectes qui peuvent être employés comme vésicants.*

CHIMIE

Des moyens préventifs à opposer aux accidents causés par la substitution d'un médicament à un autre.

L'attention publique vient d'être encore une fois douloureusement émue à la suite d'un nouvel accident causé par la substitution d'une substance toxique à un médicament inoffensif. Pour la troisième fois déjà, depuis peu de temps, des erreurs commises involontairement ont amené des empoisonnements suivis de mort ! — Le premier de ceux-ci fut déterminé par l'emploi de sulfate de potasse mêlé à une forte dose d'*arséniate de potasse*. Le deuxième a été produit par la substitution du *sulfate de zinc* à du sulfate de magnésie destiné à la préparation de l'eau de Sedlitz. Un troisième, enfin, vient d'avoir lieu à la suite de l'ingestion d'*acétate de baryte* à la place de sulfovinate de soude.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que, pour deux de ces faits désastreux, la faute ne saurait être imputée, au moins directe-

ment, aux deux pharmaciens recommandables dont la responsabilité se trouve ainsi engagée : elle a sa source dans des erreurs commises en dehors de leurs officines, c'est-à-dire dans l'envoi qui leur a été fait d'un mélange toxique ou d'un produit dangereux substitué à une matière qui devait être simplement purgative. Ce qu'il faut ajouter à tout ceci, c'est que l'addition de l'arséniate de potasse au sulfate de potasse, et la substitution de l'acétate de baryte au sulfoninate de soude sont tellement en dehors des choses prévues, qu'il est presque compréhensible que les deux praticiens qui ont livré ces substances vénéneuses comme médicaments, n'aient pas constaté immédiatement de telles erreurs, surtout si l'on veut bien reconnaître que ces produits leur avaient été vendus par des pharmaciens-droguistes dont la capacité et l'honorabilité ne sauraient être mises en doute.

Cependant, au point de vue des devoirs qui incombent au pharmacien, il est nécessaire, indispensable d'insister sur cette recommandation capitale que : aucune matière première ne devrait être reçue par lui sans avoir été scrupuleusement examinée, reconnue ; qu'aucun médicament chimique ne devrait être accepté sans avoir été préalablement essayé, non-seulement pour en constater la nature, mais encore pour y reconnaître les produits d'altération et de falsification qu'il peut renfermer. Quant aux préparations galéniques, comme les poudres, teintures, extraits, sirops, etc., tout chef d'officine devrait tenir à honneur de ne jamais employer que celles qu'il a fabriquées lui-même, rejetant d'une manière absolue le même genre de préparation que lui livre le commerce.

Ces recommandations, que je ne cesse d'adresser depuis huit années aux élèves du cours de Pharmacie chimique de l'École supérieure de pharmacie, n'ont jamais été plus utiles qu'aujourd'hui, en présence des accidents irrémédiables que je viens de signaler. Sans être légiste, je crois pouvoir ajouter que la dernière surtout est d'une importance telle que là où la condamnation est relativement minime, pour erreur commise à l'aide de

produits chimiques reçus du dehors, elle serait sans doute au contraire portée au maximum s'il s'agissait de préparations galéniques; car, vis-à-vis de l'obligation qui s'impose au pharmacien de les fabriquer toutes, pour pouvoir répondre de leur bon état et de l'exactitude de leur formule, aucune excuse ne saurait être admise à propos de pareilles matières achetées toutes faites, alors que l'examen le plus approfondi, que l'analyse la plus subtile ne pourraient peut-être en vérifier la composition.

Malgré tout, les événements malheureux qui viennent de se produire et qui pourraient porter un grave préjudice à la considération du corps pharmaceutique tout entier, s'ils se reproduisaient, nous obligent à rechercher les moyens les plus efficaces pour en prévenir le retour. Or, il est de toute évidence qu'en sollicitant ceux de nos sens auxquels nous avons continuellement recours, c'est à-dire la vue et le toncher, lorsque nous avons à manier des produits, soit au laboratoire, soit à l'officine; en les sollicitant de telle façon que l'attention soit immédiatement éveillée par une couleur, par une forme, par un contact ayant une signification précise, déterminée, il en résulterait bien certainement une tension d'esprit incessante qui, sans aucune fatigue, et pour ainsi dire à la portée des intelligences les plus restreintes, écarterait tout danger en prévenant toute erreur. — Par exemple, chez le fabricant comme chez le détaillant, on a l'habitude de faire usage de flacons en verre blanc, cylindriques et lisses, ou de pots en grès de même forme, ou de tonneaux, caisses, paniers et sacs de différentes couleurs, pour y placer les drogues ou produits chimiques ou pharmaceutiques, quelles que soient leur nature et leurs propriétés physiologiques.

Donc, si l'on décidait une bonne fois, s'il devenait obligatoire de renfermer exclusivement toutes les substances dangereuses dans des flacons en verre brun, carrés et cannelés, ou dans des pots en grès de même forme et peints en rouge vif, ou bien encore dans des caisses ou sacs de même couleur;

Si l'on procérait au dénombrement des produits toxiques qu'on inscrirait ensuite sur un tableau de papier rouge orangé, paral-

lement à ceux qui ne le sont pas et dont les noms seraient reproduits sur papier blanc ;

Si pareilles listes étaient révisées tous les ans pour y ajouter les noms des nouvelles substances introduites dans l'arsenal thérapeutique ;

Si, d'autre part, le pharmacien acceptant ces légères réformes dans ses habitudes, ne délivrait à son tour aucune matière nuisible sans prendre les mêmes précautions, c'est-à-dire en recourant à l'emploi de flacons de verre brun, carrés et cannelés, de boîtes en papier rouge destinées exclusivement aux poudres et mélanges toxiques, etc.;

Si enfin, les ordonnances faites par chaque médecin portaient une indication convenue d'avance, un signe invariable relatif au caractère toxique du médicament prescrit, n'en résulterait-il pas un ensemble de précautions telles que praticiens et clients seraient bien certainement à l'abri de toute crainte, de tout danger !

Il y a donc, à ce point de vue, deux genres de précautions à recommander comme concourant au même but :

1^o Examen sérieux, efficace, fait au moment de leur réception, de tous les produits conservés en magasin ou envoyés dans une officine ;

2^o Conservation de ces mêmes produits, selon leurs propriétés nuisibles ou inoffensives, dans des vases spéciaux dont les caractères particuliers, indicateurs, seront mis en pleine évidence par la forme, la couleur, la place même qu'ils occuperont.

Je dis et je répète que dans de telles conditions une erreur deviendrait matériellement impossible ! La responsabilité qui pèse si terriblement sur le pharmacien serait ainsi sauvegardée, en même temps le malade jouirait d'une sécurité parfaite vis-à-vis des médicaments dont il aurait à faire usage, sécurité d'autant plus grande que la forme et la couleur des vases qui les contiendraient seraient aussi pour lui un puissant avertissement.

C'est donc après avoir mûrement réfléchi à ce sujet, c'est

après avoir obtenu l'assentiment d'un certain nombre de personnes compétentes, que je soumets le projet suivant à l'adoption non-seulement des pharmaciens exerçants, mais aussi des dragueuses, des fabricants de produits chimiques, etc.

§ 1. — Tout produit toxique à faible ou à forte dose, qu'il soit chimique ou pharmaceutique, sera contenu dans des flacons en verre brun, de forme carrée et cannelés sur les côtés; ou, suivant les quantités, dans des vases en grès, carrés, cannelés, et peints en rouge, ou dans des caisses, tiroirs ou sacs en papier de même couleur; les sacs portant, tout au moins, de larges étiquettes rouges collées sur eux à demeure.

§ 2. — Tous ces flacons, vases, caisses, sacs, etc., seront isolés des substances inoffensives et rassemblés entre eux dans un lieu déterminé, distinct par sa position de celui où seront placées ces dernières.

§ 3. — Aucun médicament dangereux, simple ou composé, ne sera délivré par le pharmacien que dans des conditions semblables à celles qui sont énumérées au premier paragraphe, c'est-à-dire dans des flacons en verre brun, carrés et cannelés, portant une étiquette de couleur rouge orangé, ou dans des boîtes, papiers, etc., de même couleur.

§ 4. — Les prescriptions faites par les médecins, de produits ou mélanges dangereux, porteront un signe spécial, invariable, qui devra attirer l'attention du pharmacien et le mettre dans l'obligation de satisfaire aux exigences du paragraphe 3.

Il ne serait peut-être pas inutile d'ajouter à ces précautions celle d'afficher le tableau des substances véneneuses, quelles qu'elles soient, dans les fabriques, magasins, officines, etc.

Je ne crois pas devoir être taxé d'exagération en prétendant que tous ces soins, toutes ces dispositions si prudentes sont pratiques, faciles à prendre; qu'elles n'ont aucun caractère vexatoire; qu'elles n'entraîneraient pas à de grandes dépenses, les substitutions des flacons nouveau modèle, vases et autres pouvant se faire progressivement; qu'il n'est pas plus difficile au pharmacien qu'au malade, l'un de mettre son produit dans un

flacon carré ou dans un papier rouge, l'autre de faire usage des médicaments qui lui sont destinés, sous des formes qui le mettront en garde contre ses propres imprudences. — Du reste, quel que soit l'accueil plus ou moins empressé qu'on voudra faire à ces propositions, je soutiens que le danger de commettre un seul empoisonnement vaut la peine d'être évité à quelque prix que ce soit : tout malade doit être aussi bien à l'abri d'un tel péril qu'un innocent doit être à l'abri d'une condamnation dont l'effet est irrémédiable.

J'ajouterai enfin, pour en terminer avec un sujet aussi important, qu'il nie paraît injuste, lorsqu'on fait peser sur le pharmacien une responsabilité énorme, à laquelle il n'échappe, lorsqu'il la comprend bien, qu'à l'aide de connaissances scientifiques sans limites, qu'en faisant de sa vie un esclavage continual, qu'en restant continuallement sur le qui-vive au milieu de tous ses aides, malgré leur intelligence et leur dévouement; il me paraît injuste, dis-je, de voir une certaine classe de commerçants, intermédiaires onéreux entre le fabricant ou l'entrepositaire et le pharmacien, ou fabricants eux-mêmes, manier les produits pharmaceutiques, les débiter à leur aise sans présenter la garantie donnée par le diplôme!... En un mot, à l'exception de quelques droguistes qui reçoivent et vendent les matières premières sans leur faire subir la moindre transformation, je voudrais que les fabricants de produits chimiques, que les droguistes, que les commissionnaires en droguerie ou expéditeurs, etc., que tous ceux enfin qui fabriquent, préparent ou vendent des préparations pharmaceutiques, fussent obligés de produire le diplôme de pharmacien. On me dira peut-être que telle est déjà la loi! Je répondrai qu'elle est trop souvent éludée par des moyens vis-à-vis desquels on est resté jusqu'à présent impuissant!

M. Er. BAUDRIMONT,
Professeur de pharmacie chimique
à l'École supérieure de pharmacie.

Note sur l'oïdium du tabac.

Par M. P. GUYOT.

Depuis quelque temps on remarque sur les cigares vendus à Nancy des champignons microscopiques qui en occupent toute la longueur et qui sont spécialement visibles sur la feuille extérieure ou robe du cigare. Ces champignons sont d'un jaune brun très-clair et ressortent en brun clair à côté de la nuance de la feuille combustible. Ce ne sont pas seulement des taches qui sont visibles sur le tabac, mais aussi de petites proéminences de la grosseur d'un quart de tête d'épingle, pouvant se produire sur les côtes de la feuille ; on dirait de petites galles qui infectent aussi bien la partie intérieure que celle extérieure de l'enveloppe. Elles sont susceptibles de se grouper les unes à côté des autres et de produire parfois des grosses de deux ou trois millimètres de diamètre. Dans les quelques cigares que j'ai eu l'occasion de trouver atteints de ces champignons, j'ai constaté ce fait, qui est je crois assez important, c'est que la production organique ne prend pas naissance dans l'intérieur du cigare, mais se produit au contraire de l'extérieur à l'intérieur. Ainsi lorsqu'on enlève une robe atteinte de cette production organique et qu'on examine les feuilles qui étaient entourées, il arrive quelquefois qu'on les trouve exemptes de champignons et parfaitement saines ; mais il arrive souvent que le champignon s'est propagé, alors les taches sont excessivement petites quoique proéminentes.

Lorsque la production s'est étendue à toutes les parties du cigare, il arrive alors que celui-ci ne contient plus qu'une matière friable, d'un gris sale, retenue par les côtes des feuilles et pouvant par conséquent se détacher par le frottement ou la moindre pression entre les doigts. Lorsque le cigare brûle, la cendre produite par le champignon diffère en nuance de celle produite par le tabac non malade. Ainsi lorsque celle-ci est d'un gris blanchâtre, celle du champignon est beaucoup plus blanche et domine encore la première.

Note sur le pain de l'armée prussienne.

Par M. P. GUYOT.

J'ai, dans une précédente note (*Recherches de chimie*, n° 5, p. 1; broch. in-8°, Nancy 1871), dit que le pain prussien apporté à Nancy au mois d'août 1870, était entièrement gâté et qu'il renfermait un animalcule très-intéressant à étudier, auquel il y a quelques années on a donné le nom de *Monas prodigiosa* (*Journ. prakt. Chem.* t. xcix, p. 385 et 404).

Ces pains, faits principalement avec de la farine de seigle, étaient ronds et pesaient trois livres; ils contenaient en outre les champignons suivants :

- 1^o O. rouge. — D'une nuance assez pâle, plutôt rose, rendant le pain granuleux, teinte changeante par l'exposition au soleil;
- 2^o O. blanc. — Plaques assez épaisses d'un blanc de céruse donnant au pain qui en est couvert un aspect assez uni;
- 3^o O. vert. — Champignon granuleux fixé entre les pores de la mie sèche du pain;
- 4^o O. brun. — Champignon granuleux d'un brun violacé très-foncé, chargé de poils soyeux et presque microscopiques, renfermant souvent un animalcule sécrétant une matière colorante analogue aux couleurs d'aniline; ce champignon se rencontre en masses considérables;
- 5^o O. jaune. — Cryptogame granuleux assez fréquent dans le pain prussien, où il se rencontre disséminé ça et là et non en masses volumineuses.

Comme la plupart des miches apportées à Nancy par les Prussiens n'étaient pas mangeables, leur administration les fit vendre à la criée dans les hangars de la gare des marchandises.

De pauvres gens en ont acheté pour s'en servir comme combustible, mais des habitants de la campagne s'en sont procurés de grandes quantités pour nourrir leurs bestiaux. Ils le préparaient de la manière suivante : Après l'avoir fait dessécher entièrement dans un four très peu chauffé, ils le réduisaient en poudre et le faisaient cuire avec de l'eau de fontaine ; après quelques minutes d'ébullition, l'eau était enlevée et remplacée par de la nouvelle eau en quantité suffisante pour former une pâte épaisse à laquelle on ajoutait du sel. Cette nourriture était ensuite donnée aux porcs et aux poules.

En attendant l'arrivée de nouveaux convois de pain, la ville de Nancy dut fournir en réquisition la nourriture de l'armée allemande.

Les nouveaux pains prussiens étaient rectangulaires et pesaient trois livres ; ils étaient faits avec un quadruple mélange de seigle, d'orge, de sarrazin et de blé. C'est à dessein que je n'ai pas dit avec la farine de ces graminées, parce qu'il est impossible de donner ce nom au mélange qui a servi à la préparation du pain. Sans le secours d'aucun appareil, d'aucun microscope, d'aucune loupe, et rien qu'à l'œil nu, on distinguait parfaitement dans presque toutes ces miches que nos Nancéiens appelaient des pavés, tant à cause de leur forme que de leur dureté, des fragments de paille, du son, des retraits, etc. J'ai eu plusieurs jours entre les mains une demi-miche de ce pain, dans laquelle j'ai constaté la présence de la graine de lin, du sable et de petits cailloux, sans compter des fragments de chênevis et de millet. Un pareil pain peu appétissant, assez dur, d'une couleur plutôt noire que grise, n'est point succulent ; aussi comprendra-t-on sans peine la joie (si ce n'est féroce) avec laquelle le soldat prussien s'est jeté chez l'habitant de l'Alsace et de la Lorraine et lui a dévoré ses miches de pain blanc. Et cependant ce mauvais pain prussien avait une odeur qui n'était pas désagréable ; en le flairant avec attention, on parvenait toujours à distinguer une odeur de miel qui ne déplaçait point.

Cent grammes de ce pain ont fourni :

	I.	II.
Eau du pain	19,666	42,50
Matières solubles dans l'eau	40,000	29,85
— l'alcool	8,500	3,70
Matières insolubles dans ces dissolvants.	31,834	23,95
	100,000	100,00

Cent nouveaux grammes ont donné :

	I.	II.
Cendres insolubles dans l'eau.	3,150	2,10
— solubles —	2,150	70
	5,300	2,80

Tout le pain de l'armée prussienne n'était pas aussi grossier que celui que j'ai examiné ; aussi on peut en juger par les nombres donnés plus haut. L'échantillon n° I était assez passable et formé principalement de seigle, d'orge et de sarrazin, tandis que le n° II était des plus grossier et immangeable. La cendre du premier était légère, blanche, facilement fusible ; celle du second était plus grossière, grisâtre et plus difficilement fusible.

Sur la refonte d'anciens clapets de gutta-percha en clapets neufs.

On a dernièrement, à la houillère Filscale de Glücksburg, essayé d'employer [un amas d'anciens clapets de gutta-percha hors d'usage, provenant des pompes foulantes, et d'en faire de nouveaux clapets. Après les avoir bien nettoyés et coupés en morceaux, on les a donc fait chauffer dans de l'eau pure jusqu'à ce que l'on ait pu en former des boules, que l'on a pétries de nouveau avec l'huile de lin et que l'on a couvertes d'une plaque de tôle. Sur cette plaque on a fait peser un levier jusqu'à ce que la masse ait, par la compression, été réduite à l'épaisseur demandée. (La plaque de tôle doit être assez petite pour que la gutta-percha surabondante puisse s'échapper.) Après le refroidissement, on a trouvé que les clapets ainsi refondus n'étaient inférieurs en rien à d'autres clapets que l'on venait d'acheter. Les frais n'avaient pas atteint la quinzième partie de ce qu'eût coûté l'achat d'un pareil nombre de clapets neufs.

(Dingler's polytechnisches Journal).

REVUE THÉRAPEUTIQUE

Il nous a semblé qu'au moment où cette publication reprendait son cours régulier, après une interruption de deux années, nos lecteurs verraienr avec plaisir repasser devant leurs yeux les médicaments nouveaux, dont s'est, depuis cette époque, enrichie la thérapeutique, suivraient les expérimentations qui ont été faites dans leurs applications et apprendraient, avec intérêt, dans quelles maladies ces divers médicaments sont journallement employés.

Les deux plus importants d'entre eux sont, à coup sûr, *le bromure de potassium* et le *chloral*.

Le bromure de potassium a été, de la part de M. le Dr Legrand du Saulle, l'objet d'études spéciales. La position de médecin en chef de la section des épileptiques à l'hospice de Bicêtre, mettait ce distingué confrère plus à même que tout autre d'étudier les effets du bromure de potassium sur l'épilepsie, cette redoutable maladie, dont il n'existe pas d'observation authentique de guérison, que nul ne peut se vanter d'avoir jamais guérie.

Après de consciencieuses recherches, des tâtonnements fort longs, surtout au point de vue de la dose des médicaments et des cas dans lesquels il était plus ou moins susceptible d'apporter une amélioration durable dans l'état des malades, M. Legrand du Saulle, persuadé qu'il avait entre les mains un moyen certain, sinon de guérir l'épilepsie, du moins d'en retarder très-longtemps les attaques, vient de soumettre à ses collègues de la Société de médecine pratique de Paris, l'objet de ses patientes recherches.

C'est à ce travail que je vais faire de fréquents emprunts.

Le bromure de potassium, dit-il, n'a point d'effets physiologiques vraiment fâcheux, lorsque ce sel est d'une irréprochable pureté chimique, et que son emploi est attentivement surveillé

par un médecin, tous les quinze jours, par exemple. Des malades en prennent une certaine dose — de *quatre à huit* grammes — tous les jours, et cela depuis très-longtemps, et leur santé est loin d'être altérée. On a eu raison sans doute de signaler la céphalgie frontale, l'enchiffrènement, le larmoiement, l'excitation gastrique, l'abattement des forces, l'engourdissement des mouvements, l'acné, l'abolition partielle de la sensibilité générale, l'indifférence, l'apathie, la somnolence, l'obtusion intellectuelle, la stupeur, l'augmentation sensible de l'appétit, la constipation et surtout l'amaigrissement ; mais ces effets ne se produisent que lorsque le médicament est d'une qualité douteuse, ou qu'il a été mal administré. Si l'on se place dans de bonnes conditions d'expérimentation, on ne tarde pas à reconnaître que le bromure de potassium peut devenir le pain quotidien du malade, et que, loin de déterminer de l'amaigrissement, il favorise plutôt l'embonpoint. Il faut que l'on sache bien cependant que, même avec le sel le plus pur, dès que l'on s'approche de la dose de *quatre* grammes par jour, la sensibilité réflexe de l'arrière-gorge, de la base de la langue et de l'épiglotte, est considérablement diminuée ou abolie, et que le sens génital s'amortit sensiblement.

C'est également vers cette même dose que débute l'acné. Les phénomènes qui se passent du côté de la peau sont sans influence sur l'issue de la névrose, sans action significative sur le pronostic. On a cru pouvoir considérer l'intensité de l'éruption comme un indice favorable, mais je ne partage pas cette manière de voir. Dans quelques cas très-heureux, je n'ai eu aucune apparition cutanée. D'ailleurs, à un âge avancé de la vie, l'acné bromique se montre à peine ou manque tout à fait, même quand l'affection convulsive s'amende de la manière la plus notable.

En ville, et même dans quelques services des hôpitaux de Paris, le bromure de potassium n'est pas encore administré classiquement, et on arrive, par une progression croissante infiniment trop rapide, à fatiguer les malades et à déterminer chez eux des troubles gastriques, de l'hébétude et de l'adynamie. On

a même parlé d'accidents sérieux survenus et observés dans l'une des salles de l'hôpital de la Pitié ; mais comment, dans l'espèce, le médicament a-t-il été donné ? On a débuté par 2 grammes, et on a augmenté de 2 grammes tous les cinq jours. Il s'est produit du bromisme, mais pouvait-il donc en être autrement !

A Bicêtre, ou en ville, je débute par 1 gramme 50 centigrammes, ou par 2 grammes, et, selon les cas, j'augmente de 50 centigrammes, ou de 1 gramme tous les quinze jours ou tous les mois. Je gravis lentement les degrés de l'échelle thérapeutique. La moyenne chez les hommes oscille entre 6 et 9 grammes, mais il faut de trois à six mois pour parvenir à ce que j'appellerai volontiers la dose *maximum* la plus habituelle. Un seul de mes malades a pris jusqu'à 14 grammes 50 centigrammes de bromure, mais au bout de vingt-six mois de traitement. Il tombait jadis plusieurs fois par jour. Je suis toutefois obligé de convenir que ce malade avait sensiblement pâli.

On a dit que l'on n'obtenait aucun effet thérapeutique vraiment efficace à moins de 4 à 5 grammes de bromure de potassium. Cette opinion est vraie et fausse à la fois. Elle est vraie, si l'on n'expérimente le médicament que sur des hommes ; mais elle est fausse, s'il s'agit des femmes. J'ai obtenu une action très-marquée et certainement suffisante chez les jeunes filles et les femmes avec des doses de sel bromique qui oscillaient entre 3 et 4 grammes et demi.

En réunissant les faits que j'ai observés, soit à Bicêtre, soit à l'ambulance Jenner (annexe de la Salpêtrière, 1870-1871), soit dans la pratique urbaine, j'arrive à un total de 207 épileptiques qui ont été soumis par moi à la médication bromurée. Le dépouillement de mes notes me fournit les chiffres suivants :

2^e Suspension également absolue de tout accident épileptique, mais pendant douze, quinze, dix-huit et vingt-

	<i>Report . . .</i>	17
deux mois seulement		28
3 ^e Amélioration considérable (point d'accident épileptique pendant six, huit et dix mois).		33
4 ^e Amélioration relative (rémissions d'une durée de deux à six mois : disparition des grandes attaques, mais persistance de quelques vertiges de loin en loin ; retour partiel de la mémoire ; amendement appréciable de l'état mental ; cessation complète de l'incontinence nocturne d'urine, des morsures à la langue et de la céphalalgie) .		19
5 ^e Insuccès		110
	<i>Total . . .</i>	<i>207</i>

J'ai intentionnellement fait rentrer dans la catégorie si considérable des insuccès, un certain nombre de cas d'améliorations légères, mais peut-être passagères ; tous les cas récents sur lesquels je ne peux pas encore avoir d'opinion ; les malades en traitement dont j'ai brusquement perdu la trace depuis les derniers événements, et enfin une quinzaine d'épileptiques de la ville que la cherté du médicament et la durée nécessaire de la médication ont contraints à abandonner cette foi robuste et cette espérance convaincue que possède tout convulsif en voie d'amélioration. Comme il est poignant de songer que la classe nécessiteuse, si fréquemment en proie aux névroses, en soit réduite aujourd'hui à s'enfermer un temps très-long dans un hôpital ou à manquer, au dehors, du seul remède secourable !

La proportion de cas heureux est sensiblement plus forte dans la clientèle privée que dans les services spéciaux de Bicêtre et de la Salpêtrière, et cela s'explique tout naturellement par les complications cérébrales que présentent à leur entrée dans nos salles la plupart des épileptiques. L'intelligence des malades de la ville étant presque toujours saine, les conditions d'expérimentation sont nécessairement plus favorables ; si bien que l'on peut affirmer, en thèse générale, que le médicament réussit d'autant mieux que le malade est plus intelligent et qu'il n'a que de grandes attaques.

Dans les cas encore si nombreux d'insuccès, lorsque le sel bromique n'éloigne pas manifestement les attaques, il abat du moins les secousses, les soubresauts, l'état nerveux, le délire maniaque et les impulsions des épileptiques. Il calme sans jamais exciter. Il peut également donner lieu à des transformations étranges dans le caractère. Une jeune femme n'a plus de crises épileptiques depuis vingt-huit mois, mais elle est devenue irritable, quinteuse, inabordable. Elle lit ou écrit pendant une très-grande partie de la nuit, et elle se lève à deux heures de l'après-midi. — Un militaire, à son retour de captivité en Prusse, trouve sa femme extrêmement améliorée, mais il déclare qu'elle est devenue tellement difficile à vivre qu'il verrait reparaître les attaques convulsives sans déplaisir ! — Certains autres épileptiques à grandes attaques vont très-bien et ne tombent plus du tout, mais en revanche, ils sont tourmentés par de fréquents vertiges. On suspend le bromure de potassium : les vertiges disparaissent, mais les grandes attaques reviennent, et ces alternatives-là se succèdent invariablement pendant plusieurs années.

Dès qu'un épileptique a été un an sans crise, je donne le médicament de deux jours l'un pendant la première quinzaine de chaque mois, et tous les jours pendant la seconde quinzaine. Au bout de dix-huit mois de suspension convulsive, je donne le bromure de trois jours l'un pendant la seconde quinzaine. Au bout de deux ans, j'administre le médicament de quatre jours l'un pendant la première quinzaine du mois, et tous les jours pendant la seconde quinzaine, et ainsi de suite. C'est seulement à cette persévération, aussi rigide que méticuleuse, que je dois d'avoir si souvent réussi.

Le système généralement en vigueur des doses décroissantes au bout d'un certain temps est une manœuvre thérapeutique déplorable. Les malades retombent peu à peu ; ils se *débromurent* petit à petit, et finissent un beau jour par se retrouver au point de départ, aussi épileptiques qu'avant le traitement.

Je m'étonne que quelques praticiens distingués se soient mon-

trés partisans de ce mode si fâcheux d'administration des préparations bromurées ; mais ils ne sauraient persévéérer dans cette erreur, car les rechutes des malades les avertiraient bien vite qu'ils se sont engagés dans une fausse voie. Que l'on se souvienne plutôt de ces prophétiques paroles de Trousseau : « Le mal doit être attaqué sans trêve. L'économie doit sans cesse être sous l'empire du médicament, si vous ne voulez pas qu'elle retombe sous le joug de la maladie que vous forcez à se taire (1). »

Il reste donc entendu que le bromure de potassium doit être en quelque sorte, je le répète, le pain quotidien de l'épileptique. Toutefois, l'absence de tout contrôle médical constitue un réel danger. Quel est le médecin qui n'a point constaté en ville des abus, des mécomptes ou des accidents ! Aussi, lorsqu'on délivre une ordonance à un malade en traitement, doit-on avoir le soin, au bas de sa prescription, d'ajouter et de souligner ces mots : *valable jusqu'à telle époque seulement*. Si, passé ce délai, le pharmacien délivre du bromure au client sans ordonnance nouvelle, la responsabilité médicale est à couvert.

Me voici tout naturellement conduit à résumer ici les inconvénients et les dangers qui résultent de l'élévation précipitée des doses de bromure de potassium et du traitement fantaisiste que suivent parfois *secrètement* certains malades. On note d'abord un air de satisfaction niaise et étonnée, de la stupeur, de l'assoupissement, de la dissociation commençante des idées et des mots, de la difficulté pour écrire, une altération manifeste dans le corps de l'écriture, et une malheureuse et inconsciente facilité à écrire un mot pour un autre, comme le font certains aphasiques.

L'anaphrodisie temporaire, qu'il faut toujours avoir la précaution d'annoncer au besoin, cause parfois de grandes douleurs domestiques et n'est pas toujours supportée avec résignation : elle peut conduire aux plus fâcheuses catastrophes et aux résolutions les plus inattendues.

L'acné est souvent très-rebelle, et comme les malades — aussi

(1) Clinique médicale de l'Hôtel-Dieu de Paris, 1868.

bien que beaucoup de médecins — ne supposent pas que le bromure puisse en être la cause unique, ils vont consulter des dermatologistes, se soumettent à une médication arsenicale, prennent des bains de vapeur ou des bains sulfureux, finissent par faire un regrettable abus des ressources de la thérapeutique. Pendant longtemps, je n'ai rien fait contre l'acné bromique ; mais par une singulière coïncidence, on m'a amené l'été dernier, à une ou deux semaines d'intervalle, trois jeunes filles de 18 ou 20 ans, atteintes de névrose convulsive et très-améliorées par l'usage du bromure de potassium, mais très-affligées par la persistance d'une acné faciale intense. Je n'ai pas voulu suspendre le traitement, et j'ai prescrit simultanément de l'arsenic. J'avais, il faut bien le dire, la main un peu forcée, car j'avais instinctivement quelque répugnance à médicamentez de la sorte ces trois malades ; eh bien, l'acné a presque disparu, la peau du visage est devenue lisse et luisante, et les accidents nerveux ont continué à ne pas reparaitre.

L'usage prolongé du bromure de potassium à haute dose occasionne une fétidité marquée de l'haleine, et l'on ne peut atténuer ce désagrément qu'en faisant mâcher des pastilles de cachou ou qu'en faisant prendre le bromure de potassium une ou deux minutes avant le repas, ou par la voie rectale, dans un quart de lavement, vingt minutes avant le repas.

J'ai administré le bromure de potassium en lavement chez un gastralgique que des préoccupations hypochondriques constantes tourmentaient au suprême degré, et j'ai remarqué, au bout d'un certain temps, que je n'avais pas diminué chez lui la sensibilité pharyngienne, ainsi que cela arrive toujours, mais que j'avais anesthésié le rectum. Etant affecté d'hémorroïdes douloureuses, le malade, sur mon conseil, s'introduisait tous les soirs dans l'anus un petit corps gras, et c'est lui qui découvrit de la sorte ce qu'il appelait « *la paralysie de son gros intestin.* »

On sait que le bromure de potassium anesthésie le col de la vessie et l'urètre dans l'urétrite aiguë et dans la cystite chronique, et l'on se souvient que les lithotriteurs, à la veille de l'in-

troduction de leur instrument, s'assurent, à l'aide de *quatre grammes* de sel bromique, de la docilité tolérante des voies urinaires; eh bien, ces faits étant acquis, l'anesthésie du voile du palais ne tient-elle pas à ce qu'une partie du bromure serait éliminée par ces muqueuses! Le sel bromique par une action anesthésique locale, n'insensibilisera-t-il pas les nerfs du voile du palais!

En dehors de l'épilepsie et de tout le chapitre des névroses, le bromure de potassium est un hypnotique précieux. Il n'a pas les inconvénients de l'opium: il laisse l'appétit intact, la tête fraîche et l'intestin libre. Tout récemment, je m'en suis largement servi à Bicêtre. Pendant le siège de Paris, il est passé, dans les salles de mon service, 1427 militaires varioleux, et j'ai certainement prescrit plus de cent fois le bromure de potassium, à la dose de *deux*, de *trois* ou de *quatre* grammes en potion. lorsque j'avais à lutter contre l'insomnie, contre des troubles nerveux, graves, désordonnés, tumultueux, ataxiques, et je dois dire que je m'en suis généralement bien trouvé.

La vogue a ses dangers. Le bromure de potassium, dont l'action est si réelle dans le traitement des névroses convulsives, a entraîné les médecins, depuis quelques années, au delà des limites de la sagesse. Comment ce même sel, qui doit à l'épilepsie toute sa réputation, va-t-il pouvoir combattre à la fois la scrofule, la syphilis, le rhumatisme pulmonaire, la méningite, le tremblement mercuriel, l'intoxication saturnine, les névralgies, les angines, le croup, la dysphagie, la spermatorrhée et la manie intermittente! Il y a là, à mon sens, une regrettable exagération. Si l'on n'y prend pas garde et si l'on continue à étendre aussi abusivement les applications du bromure de potassium, les mécomptes thérapeutiques auront bientôt enfanté le doute, la défiance et le discrédit! Lorsque la santé publique est en jeu, l'engouement est plus qu'une légèreté; c'est une faute.

En matière d'épilepsie, il demeure indiscutable que le bromure de potassium peut déterminer des effets de l'ordre le plus inattendu; mais une sage lenteur, un contrôle vigilant, une persé-

vérance opiniâtre sont les conditions fondamentales du succès. Si, sur ce point, Bicêtre fait école depuis un certain nombre d'années déjà et si les opinions de mes collègues et les miennes se propagent et sont mises en pratique un peu partout, ne peut-on pas espérer qu'un grand service finira par être rendu à une classe extrêmement nombreuse de déshérités!

Si j'ai ça et là insisté avec quelque complaisance sur les inconvénients possibles de la médication bromurée, c'est afin qu'il reste bien entendu que nous ne devons pas, nous médecins, nous contenter seulement de prescrire le médicament, mais qu'il nous importe d'en diriger le mode d'emploi, d'en surveiller l'action, d'en contrôler les effets. A dose élevée, le sel bromique n'est pas un agent inoffensif; c'est ce que les malades ne savent pas, et c'est ce qu'il faut leur apprendre. L'efficacité du médicament a multiplié l'usage, l'usage a conduit aux abus, et les abus ont provoqué des cas graves d'intoxication. Le retour d'accidents semblables peut bien facilement être évité.

En résumé, le bromure de potassium peut complètement et absolument suspendre tous les phénomènes épileptiques; mais il est indispensable que la médication bromurée soit rigoureusement prescrite, suivie et surveillée pendant plusieurs années.

Tel est, quant à présent du moins, le dernier mot de la question.

Comme renseignements supplémentaires et qui sont relatifs aux bromures alcalins, j'ajoute que j'ai beaucoup administré le bromure de sodium dans ce que l'on a appelé l'état nerveux ou nervosisme et que j'en ai véritablement obtenu de bons effets.

J'ai également dirigé ce sel contre les accidents multiples et si protéiques de l'hystérie, contre la danse de Saint-Guy, les tics partiels et les migraines, et je l'ai même prescrit au début de l'hypochondrie et de la mélancolie. Je n'ai pas toujours réussi, cela va de soi; mais je crois que le bromure de sodium est un médicament d'avenir, car il modère ou enrave la marche des phénomènes nerveux. Depuis six mois, je l'administre à Bicêtre aux épileptiques qui se sont montrés rebelles à l'action du bro-

mure de potassium, mais je ne peux encore rien déclarer de positif sur ce point si grave. J'observe, je compare et j'attends.

J'ai fait appel également à l'action thérapeutique du bromure d'ammonium dans des cas de congestion cérébrale, de méningites chroniques, d'apoplexies anciennes avec imminence de rechute, de ramollissements aigus, chroniques ou séniles, et alors même que ces états pathologiques divers s'accompagnaient de troubles intellectuels profonds, je suis arrivé à des résultats relatifs très-satisfaisants. J'ai certainement prolongé la vie bien au-delà du terme supposable, dans quelques cas très-graves; mais j'ai le plus souvent ramené les forces corporelles, favorisé le retour de l'activité intellectuelle et rappelé un fonctionnement physiologique régulier, voisin de la normale et presque acceptable. Le bromure d'ammonium est très-actif. C'est un médicament sûr, d'un emploi facile et auquel je ne connais point d'inconvénients. Grâce à lui, j'ai pu décongestionner des paralysés généraux avec une rapidité telle que je me suis demandé si je n'avais pas été la dupe d'une illusion. Je ne sais trop pourquoi, mais je me déflais du bromure d'ammonium et j'en avais un peu peur malgré tout ce qu'en avaient dit Harley, Gibb et Brown-Séquard; eh bien, j'avoue que je m'en suis bien trouvé. Il y a là une question digne d'être étudiée à fond. Je pose seulement un jalon.

D'après ce qui précède on voit que le bromure de potassium est un hypnotique précieux qui a tous les avantages de l'opium sans en avoir les inconvénients; pas d'embarras gastrique, pas de constipation, de sécheresse de la bouche, de céphalalgie et de vertige.

Un médecin américain, le docteur Da Costa, prétend éviter ces accidents, en combinant le bromure de potassium à l'opium, en administrant le premier de ces agents avant le second, à la dose de deux ou trois grammes dans la généralité des cas. Cette association aurait, selon lui, l'avantage de rendre plus efficace l'action narcotique de l'opium sans prolongation opiniâtre de l'assoupissement et sans causer les accidents mentionnés plus haut.

Dr Léon DUCHESNE.

TOXICOLOGIE

Empoisonnement causé par le Cytise

(*Cytisus laburnum*).

Le docteur Thomas Tinley fut mandé le 22 mai 1870, auprès d'une fille de dix-huit ans, pour des crampes d'estomac. Symptômes : douleur épigastrique intense, nausées incessantes, sans vomissement; pouls à 100 pulsations, assez plein; langue blanche, soif vive, face pâle et grippée, dilatation des pupilles, lipo-thymies, impossibilité de rester assise, constipation. La malade ne peut invoquer, comme cause de ses souffrances, qu'une fatigue insolite, à la suite d'une longue promenade faite, la veille, dans la campagne. Il fut prescrit une dose de calomel et une potion effervescente, au citrate d'ammoniaque.

Le lendemain, les symptômes étaient à peu près les mêmes, et comme la constipation persistait avec de fortes douleurs épigastriques, on prescrivit une once d'huile de ricin, et plus tard opium, étoupes térébenthinées et cataplasmes chauds sur l'épigastre.

Le troisième jour, mieux; persistance de la faiblesse et de l'insomnie. Celle-ci cède à l'administration du chloral. La convalescence ne se prononce qu'au dixième jour.

A force de recueillir ses souvenirs, la malade raconte au docteur Tinley que le jour de son excursion champêtre, elle garda dans sa bouche et mâcha, pendant deux ou trois heures un rameau de cytise en fleur. Elle ne se souvient pas d'avoir avalé ces fleurs. Elle a été prise de crampes épigastriques et d'envies de vomir une demi-heure après avoir jeté le bouquet, auquel elle attribue naturellement les accidents qu'elle a éprouvés.

(*Annales d'hygiène et de médecine légale.*)

Empoisonnement par les feuilles de Troëne

Bien que peu communs, les empoisonnements par les baies de troëne se rencontrent quelquefois. L'article *Empoisonnement* du *Dictionnaire des praticiens* a rapporté le cas d'un enfant de deux ans et demi, mort de dysenterie grave, après l'ingestion des baies de troëne ; mais ce sont des faits nouveaux que vient de rapporter le Dr S. Daniel Moore, de Lancaster, empoisonnements par les feuilles et pousses nouvelles de troëne (*Ligustrum vulgare*). Dans le courant du mois d'avril dernier, il eut l'occasion d'en observer deux cas.

Le père d'un enfant de neuf ans vint le chercher, pour son petit garçon, qui avait de la fièvre et était assoupi. L'enfant paraissait perdre connaissance ; il ne répondait aux questions que si on insistait beaucoup, et, dans ce cas, avec beaucoup de difficulté. En se mettant au lit, il avait essayé de faire ses prières, mais après avoir commencé, il s'était arrêté court, comme s'il s'assoupissait ou les avait oubliées ; on l'éveilla, il recommença, puis retomba de même. Le père avait noté quelques élancements dans les bras et les mains.

Lorsque M. Daniel Moore le vit, il avait eu des évacuations abondantes et de couleur verte ; il était à demi comateux et paraissait incapable de parler ; c'était avec beaucoup de peine qu'on lui faisait comprendre qu'il lui fallait montrer sa langue. La tête et le corps étaient très-chauds, puis se couvrirent bientôt d'une sueur froide. Il y eut des mouvements convulsifs commençant surtout dans le côté droit. Les mains étaient fermées et les pieds relevés. Le pouls était petit et rapide, la respiration un peu accélérée. L'abdomen était un peu douloureux à la pression. Ces symptômes s'aggravèrent pendant quelques heures ; les selles continuèrent, accompagnées de vomissements ; les matières yomies contenaient de petites parties de feuilles vertes, mais trop petites pour qu'on pût avoir une idée de la nature de la plante. Les convulsions se généralisèrent et devinrent plus vio-

lentes ; la tête était fréquemment rejetée en arrière pendant les convulsions, un peu comme dans l'opisthotonus.

Un second enfant, de six ans environ, fut pris de selles abondantes en même temps, et présenta des symptômes absolument semblables. Tous deux guériront. Pendant quelques temps, les forces ne leur revinrent pas, surtout dans les membres inférieurs. L'un d'eux, en essayant de marcher, disait que ses jambes lui manquaient. Lorsqu'ils furent guéris, l'ainé des enfants alla montrer dans le jardin, à M. Daniel Moore, l'arbuste dont ils avaient cueilli les feuilles et les jeunes pousses, pour les manger; c'était bien le troène commun. (*British medical journal.*)

Empoisonnement par les fruits du houx commun

(*Ilex aquifolium*).

Le docteur Barkas (de Brow-Bridge) fut appelé en avril 1870 auprès d'un enfant de trois ans, qu'on disait atteint d'affection cérébrale. Celui-ci avait eu la veille des coliques et des évacuations bilieuses contenant une grande quantité de baies de houx. On crut devoir lui faire avaler un peu d'huile de ricin et d'eau-de-vie, et, eu égard à l'aggravation des symptômes, on manda le médecin qui constata l'état suivant : face décolorée, peau froide, respiration normale ; pouls faible à 80 ; lèvres fuligineuses, rétrécissement pupillaire, selles incessantes. Le lait et les stimulants diffusibles furent seuls prescrits.

Le lendemain amélioration notable, encore un peu de diarrhée qui finit par céder à l'opium et à la craie.

Ce fait prouverait que ces fruits ne sont pas seulement purgatifs et émétiques, comme le disent les auteurs de matière médicale. Il est clair, qu'ils ont agi comme un poison irritant, d'une manière analogue à l'opium ; en effet, les pupilles auraient été dilatées et non *rétrécies*, si le collapsus avait été causé uniquement par une substance purement irritante.

Cette observation offre un certain intérêt, en ce sens qu'elle prouverait les propriétés vénéneuses de ces fruits, à l'innocuité desquels on croit à tort en France comme en Angleterre.

(*Annales d'hygiène et de médecine légale.*)

Empoisonnement par l'absinthe et l'eau de Goulard (1).

PAR LE D^r LÉON DUCHESNE.

Je fus appelé, il y a quelque temps, auprès d'une jeune femme de 28 ans qui, par désespoir d'amour, ainsi qu'elle l'annonçait dans un écrit laissé par elle, avait résolu de se donner la mort.

A cet effet, elle avait acheté un litre d'eau de Goulard et un litre d'absinthe. Elle faisait au fur et à mesure le mélange de ces deux liquides dans un verre, et l'ingurgitait aussitôt.

C'est ainsi qu'à mon arrivée le litre entier d'eau de Goulard était absorbé. Il ne restait plus qu'un quart de litre d'absinthe.

Les gémissements qui partaient de la chambre furent entendus par une voisine qui fit forcer la porte et entra. On la trouva étendue à terre ; près de sa bouche était une assez grande quantité d'un liquide jaune verdâtre, qui avait été vomi par la malade. Appelé aussitôt, j'arrivai vers une heure de relevée, et la trouvai couchée sur son lit.

La peau était froide et cyanosée. Le pouls marquait 84. La respiration était comateuse.

Je fis immédiatement dissoudre 10 centigrammes de tartre stibié dans 30 grammes d'eau environ, et, comme il n'y avait pas de contracture des mâchoires, je pus, à l'aide d'une petite cuiller, lui introduire entre les lèvres une assez grande quantité de ce liquide ; le reste se répandit sur le côté de la bouche.

(1) Observation communiquée à la Société de médecine pratique de Paris, dans sa séance du 6 mars 1872.

Au bout d'une heure et demie environ, aucun vomissement ne s'étant manifesté, je recommençai la même opération avec pareille quantité de tartre stibié.

Ce nouveau vomitif lui fit rendre par le nez et la bouche des espèces de flumes jaunâtres, mais relativement en petite quantité. Des sinapismes furent appliqués aux deux mollets. La chaleur de la peau revint légèrement vers 4 heures de l'après-midi.

A 6 heures, la malade n'ayant pas eu de vomissement véritable, je lui fis, au creux de l'estomac, une injection sous-cutanée avec 0 gr. 025 de tartre stibié dissous dans la quantité d'eau que peut contenir la seringue de Pravaz.

A 9 heures du soir, je revis cette femme et je la quittai, persuadé qu'à moins de vomissements abondants elle aurait succombé avant minuit.

Le lendemain matin, à 8 heures, je retournai chez elle, et j'appris qu'à 2 heures du matin elle avait été prise de vomissements répétés, à la suite desquels elle avait ouvert les yeux pour la première fois, avait proféré des mots sans suite, puis revenait sans cesse sur ses chagrins d'amour et sur un vol dont elle croyait être la victime de la part d'une de ses amies.

Je la fis alors transporter d'urgence à l'hôpital de la Charité.

Quinze jours après je vais la voir à l'hôpital, et j'apprends par la religieuse de la salle que ce n'est que 24 heures environ après l'ingestion du poison qu'elle a recouvré sa connaissance.

Depuis, les vomissements ont continué jusqu'à la veille de ma visite.

Enfin, je suis allé la voir de nouveau et elle commençait à prendre un peu de bouillon. Elle ne souffrait nullement, du reste.

Empoisonnement par les feuilles d'If

Voici un nouveau fait d'empoisonnement par les feuilles d'if à l'appui de ceux si nombreux cités dans le Mémoire si intéressant publié sur ce sujet, par MM. Chevallier, Duchesne et Reynal.

L'Imparziale de Florence (1^{er} octobre 1870), rapporte qu'une fille de dix-neuf ans avait pris comme emménagogue un verre de décoction de feuilles d'if, le matin, pendant trois jours. On avait employé cinq à six onces de feuilles. Le quatrième jour, la dose fut portée à huit onces et provoqua des vomissements abondants. Un médecin fut appelé, qui favorisa l'évacuation à l'aide de l'eau tiède, et fit appliquer des sinapismes aux jambes. La malade n'en succomba pas moins dans le délire, huit heures après l'administration de la dernière dose. L'autopsie n'a rien révélé de particulier.

Empoisonnement des nourrissons par de la strychine ingérée par le lait de la nourrice.

Un point intéressant récemment mis en lumière en Angleterre par les observations de Harley et de Lewis, c'est que la strychine peut se transmettre par le lait d'une nourrice au nourrisson et occasionner la mort de celui-ci, lorsque le poison est en quantité suffisante, et cela sans que la nourrice s'en ressente aucunement. Dans un cas criminel qui vient de se juger dans une ville d'Angleterre et où un nourrisson avait été empoisonné avec de la strychine, le jury, prenant en considération le fait physiologique que nous venons de citer, a acquitté la mère, bien que les experts fussent d'avis que la strychine avait été administrée directement à l'enfant.

(*Annales vétérinaires.*)

Disons à ce propos, que le chimiste Wenzel recommande pour reconnaître des traces de strychine, une dissolution de 1 p. de permanganate de potasse dans 200 p. d'acide sulfurique. Suivant lui cette réaction serait bien plus sensible qu'avec le bichromate de potasse solide, préconisé par M. Otto.

Dr Léon DUCHESNE.

HYGIÈNE ET SALUBRITÉ PUBLIQUE

Le Moniteur d'Hygiène et de Salubrité publique.

Nous croyons, en reprenant notre publication, devoir retracer le but que nous nous étions proposé.

Réuni au *Journal de Chimie médicale et de Toxicologie*, dont la création date de 1824, publication que mon père a dû interrompre en 1872, par suite des événements, le *Moniteur d'hygiène et de Salubrité publique* s'adressait aux Conseillers généraux, aux Préfets, Sous-Préfets, Maires, Architectes, enfin surtout aux Médecins et Pharmaciens, membres des Commissions d'hygiène (1). Dès son début, en 1866, il avait mérité la bienveillance de l'Administration. En effet, le *Bulletin officiel* n° 4, faisait connaître que notre but était le suivant :

« Répandre les idées des savants français et étrangers sur la santé publique, rechercher tout ce qui peut contribuer à l'amélioration des habitations et des établissements industriels, faire connaître les actes du gouvernement destinés à prévenir les épidémies, les épizooties : tel est le but de ce recueil qui sera consulté utilement par les administrations municipales et les commissions d'hygiène. »

En 1868, le *Bulletin* n° 2, p. 42, s'exprimait ainsi :

« Son Exc. le Ministre appelle l'attention de MM. les préfets sur le *Moniteur d'hygiène*. Dans ce recueil, ils trouveront des indications utiles pour la salubrité publique. »

(1) Antérieurement à la publication de notre *Journal d'hygiène*, nous avons écrit divers articles. Dans le *Journal la Science, la France médicale*, le *Moniteur des Hôpitaux*, le *Journal de l'Industrie*, le *Courrier des familles*, et plus spécialement dans le *Journal de Chimie médicale* dont nous avons fait, de 1862 à 1870 inclusivement, la *Chronique industrielle*, après avoir en 1847, 1848, 1850, 1854, 1856 et 1861 donné des articles assez importants pour nous avoir mérité quelques encouragements.

A. C.

La presse scientifique et la petite presse nous ont accueilli avec amitié. En effet, le *Petit Journal*, l'un des premiers sous ce titre : Un *Journal pour se bien porter* (samedi 17 mars 1866, n° 278,349), faisait passer en revue sous les yeux de ses lecteurs nos premiers articles, les invitant à les consulter.

Aujourd'hui, nous reparaîsons avec la ferme volonté de suivre la voie primitivement adoptée par nous ; si nous sommes aidé, avant peu nous pourrons publier des recettes industrielles, utiles à tous; puis, avec l'aide de mon père, donner un *Code administratif des industries*, ce qui mettra à même les Commissions d'hygiène et les industriels d'être dans la légalité. Nous puiserons nos documents et nos appréciations dans les excellents rapports généraux publiés à la Préfecture de police par les secrétaires du conseil de salubrité : MM. Adolphe Tribuchet et Lasnier.

Dans ces rapports, qui comprennent les comptes rendus des affaires présentées au conseil depuis 1829 jusqu'à 1867, et qui se composent de six volumes, on trouvera l'appréciation des hommes les plus éminents de la science sur les diverses industries. Ainsi donc les commissions, dans ces documents, trouveront les indications les plus utiles.

Nous devrons cependant dire ici que les décisions et les règlements établis dans le département de la Seine méritent quelques modifications dans les autres parties de la France, suivant les localités où une industrie a lieu de s'établir ; ce qui souvent crée bien des ressources à une commune.

Nous sommes dans toutes les circonstances, si nous sommes consulté, prêt à être agréable aux membres des commissions d'hygiène.

Chaque fois qu'il nous sera transmis des rapports relatifs à l'hygiène, nous nous empresserons, soit en entier, soit par extrait, d'en donner connaissance à nos lecteurs.

Telle est la pensée qui nous anime et que nous poursuivrons constamment.

A. CHEVALLIER fils.

Le Conseil d'hygiène et de salubrité.

SON ORIGINE. — SON ORGANISATION.

L'hygiène étant la base du bien-être de tous, nous avons cru devoir rechercher à quelle époque on a mis en pratique des mesures sanitaires, comment elles ont été édictées et à qui nous les devons.

Si l'on consulte les ouvrages, les comptes rendus de la Préfecture de police, les annales d'hygiène, depuis 1828 jusqu'à nos jours, le traité de police de Delamarre, 1722, et d'Essarts, 1790, l'ouvrage sur la voirie de Perot, 1782, les annales de l'industrie française et étrangère de Lenormand, V. de Molon, 1821, le *Journal de chimie médicale* depuis 1824 jusqu'à 1870, etc., on verra qu'elles sont les indications précises données dans l'intérêt de la santé publique et de l'industrie.

La première ordonnance publiée dans l'intérêt de l'hygiène date de 1350. En effet, il fut institué une commission de santé pour indiquer les moyens de combattre les épidémies. En 1486, la fumée donnée par les usines des potiers de terre ayant causé des inconvénients graves pour le voisinage, la commission leur signifia qu'il y avait lieu, dans l'intérêt de l'hygiène, d'aller s'établir hors ville, ordre qui ne leur fut signifié par acte qu'en 1567. En 1568, Ambroise Paré, portant le titre de chirurgien et de médecin du Roi, sous Henri II, Charles IX et Henri III, publiait, comme membre de la commission des épidémies, une note sur les précautions à prendre contre la peste ; sous La Reynie, lieutenant de police, une réglementation sur la fabrication du pain, sa qualité, sa nature, fut édictée. Puis, en 1692, 1699, 1730, 1739, les ordonnances furent renouvelées et la boulangerie soumise aux visites de la commission sanitaire. Vers la même époque, on publia une instruction sur les modes préventifs à mettre en pratique en cas d'épidémie.

Pendant l'administration de la police par MM. Lenoir, de Sarti-

nes, de Breteuil, la commission donna, sur leurs indications, les moyens de secourir les noyés.

En 1774, Pia, échevin de Paris, Cadet de Vaux, chimiste renommé, furent chargés de s'occuper spécialement des intérêts sanitaires de la population de Paris.

Enfin, en 1802, le préfet Dubois, fit comprendre à Napoléon I^r la nécessité de créer une commission de santé qui fut dénommée *Conseil de salubrité* et fut composée des hommes les plus éminents du temps. Les membres de cette commission dépendaient du ministère de la police. Leurs attributions furent la visite des fabriques, ateliers, l'examen des boissons, les prescriptions médicales à suivre pendant les épidémies. Leurs fonctions s'étendaient dans le département de la Seine, à St-Cloud, Sèvres et Meudon.

Ce conseil fut composé de quatre membres : de deux chimistes, Deyeux et Parmentier ; de Huzard père, vétérinaire, et de Cadet de Gassicourt, pharmacien. Une indemnité de 900 francs leur fut allouée. En 1803, après la nomination de Thouret, directeur de l'Ecole de médecine, l'allocation fut portée à 1,200 francs. Depuis lors, ce chiffre fut toujours adopté, sauf des jetons que l'administration crut devoir donner, suivant les préfets, dans l'intention de stimuler le zèle des membres. (Voir les ouvrages d'Adolphe Tribuchet, Eloin et Labat, 1835; Sébastien Lenormand et V. de Molon, 1821 à 1826; les annales d'hygiène de 1841, etc., etc.)

En 1807, le préfet exigea des rapports sur chacune des affaires traitées par le Conseil lors de la nomination, comme membres, des docteurs Dupuytren et Leroux.

En 1813, Deyeux fut nommé président du Conseil. Plusieurs membres furent adjoints aux premiers membres. Le docteur Leroux devint président en 1816; Berard, conseiller général de la cour des comptes, en 1817.

En 1808, il y eut un rapport général fait par l'ordre du préfet. Enfin, le préfet Angles, en 1817, décréta que les séances du conseil auraient lieu le 1^{er} et 2^e vendredi de chaque mois. En 1821, Parisel fut nommé au conseil.

De 1817 à 1828, il n'y eut aucun changement dans l'organisation du conseil. M. de Belleyme, pendant le temps qu'il passa à la Préfecture de police, nomma beaucoup de membres adjoints de sa propre volonté et créa les jetons de présence. Sous M. Delavau, en 1829, le Conseil de salubrité, alors composé de D'Arcet, Girard, Cordier, Devilliers, Parton, Gaultier de Claubry, Labarraque, Parent du Chatelet, fut chargé du curage des égouts Amelot, La Roquette, Saint-Martin, à cause des craintes. Le travail de surveillance fut confié à M. Chevallier, chimiste, déjà membre de l'Académie de médecine.

De 1830 à 1831, M. le préfet Gisquet, trouvant les membres adjoints trop nombreux (ils étaient de 12 à 14), décida la réorganisation du Conseil.

Le 24 décembre 1832, le projet élaboré par le préfet fut présenté à S. M. Louis-Philippe Ier, et par un décret de février 1833, contresigné par M. Thiers, ministre de l'agriculture et du commerce, il fut établi que le Conseil serait composé de 12 membres titulaires, avec 1,200 francs d'appointements, et 6 adjoints, avec jetons de présence; et qu'au décès d'un titulaire, trois adjoints seraient présentés à la nomination du préfet; que des rapports généraux seraient exigés. En effet, le 1^{er} volume contient les années 1827 à 1839; le 2^e, de 1840 à 1845; le 3^e de 1846 à 1848; le 4^e, de 1849 à 1858; le 5^e, de 1859 à 1861; le 6^e, de 1861 à 1866. Les cinq premiers sont dus à M. Adolphe Tribuchet, secrétaire du Conseil; le sixième, à M. Lasnier, son successeur.

Dans les provinces, en 1817, pendant la préfecture de M. Angles, sur son invitation, on établit quelques commissions d'hygiène qui furent constituées d'après les règlements de Paris. Elles furent plus spécialement installées à Lyon, Bordeaux, Rouen, Marseille, Toulouse, Nantes, Troyes, Lille et Versailles. Mais les affaires présentées étaient peu nombreuses et la réglementation souvent indécise. Quelques comptes rendus ont été faits sur les travaux de ces commissions dans les Annales de l'industrie de 1821 à 1825, et dans les Annales d'hygiène de 1829 à 1841, et par quelques comptes rendus de quelques-unes d'elles

En 1832, trois des anciens adjoints de l'ancien Conseil furent réintégrés dans leurs fonctions : MM. Lecanu, Huzard fils et Chevallier. En 1838, M. le préfet Gabriel Delessert, pour donner encore plus de valeur à ce conseil, y appela, comme honoraires, les directeurs de l'Ecole de médecine, de l'Ecole de pharmacie, les professeurs d'hygiène et de médecine légale de la Faculté, l'ingénieur chargé du pavage, celui chargé du service des eaux, l'architecte de la petite voirie ; enfin, le chef de division et celui de bureau chargé de la division de salubrité. En 1844, on adjoint, comme honoraire, le président du conseil de santé, M. Begin, afin que ce qui pouvait intéresser l'hygiène militaire fût exposé devant le Conseil. En 1857, ce fut M. le baron Larrey fils, qui fut désigné pour remplir ce poste.

C'est en 1848, sous la présidence du général Cavaignac, sous le ministère Thouret, de l'agriculture et du commerce, qu'il fut décidé que des commissions d'hygiène départementales seraient créées par toute la France.

Sous la présidence de Louis-Napoléon Bonaparte, le 15 février 1849, le premier décret fut sanctionné sous le ministère de M. Lefebvre-Duruflé. En 1851, leurs attributions furent réglées, et celles du Conseil de salubrité bien établies.

Vers cette époque, il fut institué, près du ministère, un comité consultatif d'hygiène dont la mission était de résumer les documents fournis par les commissions départementales, d'établir ce qui pouvait être édicté utilement dans l'intérêt de l'industrie.

Plus tard, nous voyons dans chaque arrondissement, des commissions d'hygiène établies, commissions qui, sous la direction de M. Poisson, ancien sous-préfet de Reims, qui y était attaché comme conseiller général à la Préfecture de police, devait rendre des comptes. Ces Conseils siégaient à des jours fixes sous la présidence du maire de l'arrondissement.

Enfin, le baron Haussmann, désirant avoir un conseil hygiéniste à sa préfecture pour diminuer les attributions du Conseil de salubrité, ne pouvant être annexé à son administration, créa

la commission des logements insalubres qui eut pour mission d'émettre son avis sur l'état sanitaire de telle ou telle habitation. Le préfet voulait ainsi contrebalancer l'autorité scientifique du Conseil de salubrité, en admettant dans cette commission des hommes de valeur ; elle était composée d'ingénieurs, de conseillers municipaux, de médecins et de quelques chimistes.

Ce qu'il nous faut dire ici, c'est le nombre considérable de célébrités scientifiques qui ont appartenu au Conseil de salubrité et en ont fait *un aréopage unique en Europe*. Nous n'avons qu'à nommer parmi ceux qui en ont fait partie et ceux qui y sont encore, les noms de Deyeux, Parmentier, Huzard père, Thouret, Leroux, Dupuytren, Cadet de Gassicourt, Pariset, Parent du Chatelet, Girard, Juge, d'Arcet, Marc, Esquirol, Labarraque, Lecanu, Huzard fils, Payen, Bussy, Bernard, Flandin, Boussingault, Chevallier père, Duchesne père, Beaude, Guérard, Larrey, Boudet, Devergie, Michel Levy, Boutron Gobley, Buignet, Chatin, et bien d'autres dont les travaux sont très-connus.

En parcourant l'annuaire que nous avons publié en 1867, on pourra se faire une idée des illustrations qui, en France, sont chargées, par leurs sages avis, de veiller à notre santé.

Je regrette de ne pouvoir donner l'historique des travaux de la plupart de ces savants, mais cela m'entraînerait trop loin.

A. CHEVALLIER fils.

Réglementation de la vente du pétrole en Amérique et en Allemagne

Malgré les accidents constants fournis par l'usage des huiles essentielles de pétrole, de schiste, d'huile essentielle, dite luciline, le commerce parisien demande la réhabilitation du pétrole. La proscription de ce liquide est une chose préjudiciable, car on a dû surveiller cette vente sévèrement depuis le mauvais usage qu'on en fit.

Les Américains ont senti toute l'urgence qu'il y avait de ne pas entraver un commerce si considérable, aussi ont-ils édicté une loi au sujet de la vente du pétrole, afin de laisser facilité à la vente, sans avoir de craintes d'incendie. Nous donnons l'article capital de cette loi nouvelle :

« Il est décrété que personne ne mélangera pour être vendues des essences ou naphte avec les huiles d'éclairage, on ne vendra avec connaissance de cause, on ne tiendra en magasin, ou n'offrira de vendre un pareil mélange, on ne vendra ou n'offrira de vendre des huiles de pétrole destinées à l'éclairage; inflammables à une température ou à une épreuve d'inflammabilité inférieure à cent dix degrés Fahrenheit, et que toute personne commettant ces faits sera considérée comme coupable d'une mauvaise action, et après en avoir été convaincue sur une plainte en justice ou sur une mise en accusation devant n'importe quelle cour compétente des États-Unis, sera punie d'un amende, qui ne sera pas moindre de cent dollars et pas plus de cinq cents dollars, et d'un emprisonnement qui ne sera pas moins de *six mois* et pas plus de *trois ans*. »

En Allemagne, dès 1869, une réglementation, par les soins de l'administration, était publiée, en voici la teneur :

Ordonnance de police concernant les soins à prendre pour la garde de l'huile de pétrole, de l'éther sulfurique et de toutes autres matières inflammables.

Se basant sur les paragraphes 5, 6 et 11 de la loi du 11 mars 1850,

La Présidence de police ordonne à tous districts de Berlin et à tous les arrondissements de Charlottenbourg ce qui suit :

Les petites réserves.

1^o L'huile de pétrole, tenue en petite quantité, soit pour le commerce au détail, soit pour l'usage du ménage, ne doit pas dépasser le poids de cinq quintaux.

Elle doit être placée dans un endroit sûr, sec, loin du feu et bien clos ; cet endroit doit aussi être bien spacieux, à cloisons

massives, il ne doit avoir aucune communication avec les rues, les canaux ou les cours; on ne doit non plus y mettre aucun objet facile à s'enflammer ou à s'échauffer. Le dépôt de l'huile de pétrole en plein air n'est permis qu'autant que la place est appropriée à cet effet, et qu'elle est bien surveillée pour qu'il n'arrive aucun accident; dans tous les cas, il faut pour cela une permission spéciale de la police.

2^e L'action du soutirage ou du remplissage de l'huile de pétrole ne doit pas avoir lieu auprès de la lumière.

On doit immédiatement faire disparaître toute trace, sur la place où serait tombée l'huile de pétrole.

Il est défendu de fumer dans le dépôt.

3^e Dans tous les magasins de vente, l'huile de pétrole doit être hermétiquement bouchée, elle doit être enfermée dans des vases en métal qui ne doivent pas contenir plus de *dix livres*, être éloignés l'un de l'autre, ou dans des flacons contenant un litre et qui seront hermétiquement fermés.

4^e Les vases ou les flacons ne devront être exposés ni à la chaleur ni aux rayons du soleil.

Plus grande quantité.

5^e Le dépôt d'une quantité plus grande de cinq quintaux n'est permis que dans un espace tout à fait approprié à cela, tel que caves, serres, ou magasins souterrains, où le feu ne pourrait pas prendre, et qui sont éloignés d'une certaine distance de toute habitation. On tolère aussi une cave avec un rez-de-chaussée éloignés de toute autre localité; il faut éviter tout courant d'air, éloigner tous les objets qui peuvent s'échauffer, et surtout éviter la lumière et le gaz.

6^e Le dépôt indiqué par l'article 5 ne doit être construit ni en bois ni en fer. Le carré doit être plâtré et recouvert d'au moins trois pouces de sable.

Les portes d'entrée doivent être munies d'un seuil en pierre d'au moins un pied de hauteur. Les fenêtres doivent être faites de manière à ce que l'on ne puisse rien jeter du dehors dans le

dépôt. Les portes et fenêtres doivent être munies à l'intérieur de volets en fer-blanc, qui se fermeront à l'extérieur.

7º On doit veiller à ce qu'il y ait assez d'air dans les magasins.

8º On ne doit employer d'autre lumière que les lampes de sûreté de Davy de la plus nouvelle construction, et cela pour le moins de temps possible.

En cas d'invention d'un éclairage artificiel, la lumière pourra être introduite à l'intérieur après être allumée extérieurement. On emploiera pour cela des tubes de verre d'un demi-pouce d'épaisseur.

Il est défendu de faire passer à travers le dépôt des tuyaux de gaz ou d'eau. Il est également défendu d'y fumer.

9º Pour les dépôts qui sont éloignés de toute localité d'une distance qui ne laisse pas à craindre les dangers de l'incendie, les articles ci-dessus peuvent être modifiés à la demande de l'intéressé.

La Présidence de police se réserve aussi ses droits à l'égard de ces dispositions qui, tout étant modifiées, sont indispensables pour l'assurance contre l'incendie, et elle peut dispenser en partie ou en entier des observations indiquées ci-dessus.

La surveillance de police.

10º Les dépôts d'une grande quantité d'huile de pétrole (article 5) ne doivent pas être utilisés avant d'avoir obtenu sur la demande faite à ce sujet une permission de la police.

Quand aux petites quantités (article 1^{er}) dont on voudrait se servir dans le commerce, on aura besoin que de l'annoncer par écrit : dans le district de Berlin, on s'adressera à la Présidence de police, et dans l'arrondissement de Charlottenbourg, au bureau de police de l'endroit.

Tous les dépôts où il y a une quantité plus ou moins grande de pétrole sont soumis en tout temps à la visite de police.

Obligations.

11º A partir du jour où cette ordonnance sera affichée, les

dépôts d'huile de pétrole doivent répondre en tout aux articles ci-dessus.

Ether, acide sulfurique, etc.

12^o Les mêmes articles prescrits ci-dessus pour la conservation de l'huile de pétrole doivent être observés pour l'éther, le sulfure de carbone, la benzine, le naphite, l'esprit, la térébenthine, le gaz qui est le mélange de l'alcool et de l'huile de térébenthine, le photogène, la camphine et tous les autres liquides inflammables (excepté les spiritueux, qui chauffés à 40° centigr. et 32° R., ne s'allument qu'à un demi-pouce de la flamme).

Il est indifférent si le poids ou la mesure affectée à un dépôt consiste dans un liquide du même genre ou de plusieurs espèces.

Amendes.

13^o Qui aurait agit contre ce règlement, qui se serait écarté des articles 5 et 9, sera condamné, selon l'article 347, à une amende de 10 thalers, ou à une prison de 14 jours.

14^o La présente ordonnance sera valable à partir du 1^{er} avril 1868. — Le même jour seront supprimés les articles 13 et 15 de l'ordonnance du 17 décembre 1863, relatifs au transport, au commerce et à la conservation de l'huile de pétrole (n° 304), ainsi que l'ordonnance du 4 septembre 1867, relative à la conservation de l'huile de pétrole, de l'éther, de l'acide sulfurique, des spiritueux et d'autres matières inflammables. (*Journal officiel*, page 329).

La présidence royale de police.

Signé : DE WURMS.

NOTE DE LA RÉDACTION. — Dans un prochain article, en relevant la plupart des accidents causés un peu par toute l'Europe par le pétrole, nous donnerons sur la réglementation notre impression personnelle.

A. C. fils.

Phosphorescence de la viande.

La phosphorescence de la viande pouvant, dans quelques cas, faire présumer qu'elle provient d'un sujet empoisonné par le phosphore, nous avons cru devoir signaler cette phosphorescence à nos confrères.

E. Hering vient d'ajouter une nouvelle observation sur la phosphorescence de la viande, à celles déjà faites antérieurement par Adam, Bosshart, etc.

Le 2 mars 1870, Hering reçut 2 à 3 onces de viande qui, après avoir été salée, devait être fumée. Le morceau provenant de la pointe de l'épaule d'un jeune porc, se composait d'une partie de l'apophyse de l'humérus, de la capsule articulaire, d'un peu de substance musculaire et de graisse; il était phosphorescent et exhalait une légère odeur de putréfaction.

La lumière bleu verdâtre émise par cette viande était suffisamment intense pour permettre, dans un lieu obscur, la lecture d'une écriture ordinaire. La phosphorescence était plus prononcée sur la section de l'about articulaire que partout ailleurs; elle était moindre sur la graisse et moindre encore sur la substance musculaire. En brisant l'apophyse osseuse on constatait une phosphorescence très-forte sur les surfaces de section.

En grattant la surface phosphorescente avec un morceau de bois, on enlevait une certaine quantité de la masse lumineuse, car le bois devenait phosphorescent; la place ratissée n'émettait plus de lumière; la phosphorescence résistait à l'action de l'eau, du mucilage de gomme et de l'éther, tandis qu'il suffisait de laisser tomber une goutte d'acide nitrique sur la surface lumineuse ou de chauffer légèrement la graisse phosphorescente pour faire disparaître cette propriété extraordinaire. Un morceau de cette viande, placé sous une cloche en verre, restait phosphorescent pendant la première nuit, pendant la deuxième, l'intensité de la lumière diminua de plus en plus et devint bien-

tôt nulle; la viande elle-même exhalait alors une odeur désagréable. La cause de la phosphorescence n'a pu être reconnue, ni par l'examen microscopique, ni par l'examen chimique ; il a été constaté que cette viande n'était pas nuisible à la santé de l'homme.

Adam a constaté la phosphorescence sur des saucissons bouillis; ceux-ci ne présentaient pas de caractères de putréfaction, mais ils étaient recouverts d'une mince couche d'une matière légèrement gluante. La phosphorescence disparut après le troisième jour; la surface des saucissons était en même temps devenue sèche.

On sait qu'on observe la phosphorescence dans le bois pourri, que des animaux sont phosphorescents.

A. CHEVALLIER.

Dangers de mettre des objets d'habillement portés par d'autres.

Des faits assez extraordinaires ont été rapportés par des journaux; nous constaterons ce qu'ils racontent, laissant le fantastique d'un tel récit à l'auteur.

Le 1^{er} décembre 1872, on lit sous le titre d'avis, la note suivante :

Un jeune homme de fort bonne famille, M. de K..., est mort hier, parce qu'au lieu de ne pas dîner pour s'acheter des gants, il avait acheté des gants nettoyés.

Soit que le nettoyage eût laissé dans l'intérieur des gants quelques substances vénéneuses, soit que quelque mouche venimeuse se trouvât dans l'un des doigts, M. de K... éprouva, en mettant ses gants, une vive douleur à certaine piqûre qu'il avait au pouce.

Il n'en garda pas moins ses gants. Mais au bout d'une demi-heure, il dut les arracher. Sa main était tout enflée et toute noire.

Il avait belle et bien la gangrène, et le pauvre garçon en est mort !

Dans le village de B..., près Paris, nous avons pu constater qu'un enfant qui est d'une famille très-pauvre, ayant mis un pantalon qu'on lui avail donné, a été atteint d'une affection d'artreuse qui a nécessité son envoi dans un hospice de Paris.

Nous demandons comment on ne publie pas davantage d'articles d'hygiène à suivre dans les familles?

A. C.

NOUVELLES

L'Institut royal des sciences, des lettres et des arts de Venise, décernera, en 1874, une médaille de la valeur de 3,000 francs au meilleur travail sur le sujet suivant : « Faire connaître les avantages qu'apportèrent aux sciences médicales, spécialement à la physiologie et à la pathologie, les découvertes modernes de la physique et de la chimie, avec un aperçu rétrospectif des systèmes qui dominaient en médecine dans les temps passés. »

Dans la séance de l'Assemblée nationale du 3 novembre, M. Jules Simon a déposé des projets de loi ayant pour objet : 1^o L'ouverture d'un crédit additionnel de 24,000 francs pour subvenir aux dépenses de laboratoires et annexes au service des cliniques de la Faculté de médecine de Paris ; 2^o L'ouverture d'un crédit de 30,000 francs pour subvenir aux dépenses de l'Académie de médecine.

M. Latour, pharmacien en chef de l'hôpital militaire de Lyon, vient d'être appelé, en la même qualité, à l'hôpital militaire de Saint-Martin, à Paris.

On annonce qu'un congrès général des pharmaciens européens doit se tenir à Londres, dans les premiers jours du mois

de janvier. Le but de cette réunion est d'arriver à l'élaboration d'un *codex* uniforme, et d'entendre les rapports des délégués nommés au congrès de Paris, sur les propriétés des plantes médicinales des diverses contrées continentales.

Nous apprenons, avec la plus grande peine, que deux de nos confrères, MM. les docteurs Huguier et Axenfeld sont sérieusement malades.

M. le Ministre de l'instruction publique vient de décider que dans toutes les écoles communales, il y aura désormais une boîte de médicaments les plus en usage chez tous les pharmaciens pour pouvoir porter secours aux jeunes enfants pris d'indispositions soudaines.

La Société médicale d'émulation fondée en 1796, par Bichat, vient de renouveler, de la manière suivante, son bureau pour 1873 :

Président : M. Boutin de Beauregard.

Vice-Président : M. H. Gouraud.

Secrétaire général : M. Xavier Gouraud.

Secrétaires annuels : MM. Hallé, Laskowski.

Trésorier : M. L. Duchesne.

Archiviste : M. Brière de Boismont.

M. le docteur Th. Roussel, membre de l'Assemblée nationale, qui s'est distingué par ses amendements dans la récente loi répressive contre l'ivrognerie, auteur d'un traité sur la pellagre, a été élu membre de l'Académie de médecine, dans la section d'hygiène.

Le Tribunal civil de Lyon vient de rendre un jugement, longuement motivé, duquel peuvent être déduites les conclusions suivantes :

Quand un enfant est atteint d'affection syphilitique, il ne suffit pas pour faire considérer, comme responsable, la nourrice qui l'a allaité, de prouver que cette dernière a été infectée du même mal ; il faut, en outre, établir clairement la relation de cause à effet entre la maladie de la nourrice et celle de l'enfant.

Spécialement, la nourrice ne peut être déclarée responsable lorsqu'elle avait cessé d'allaiter l'enfant depuis un certain temps, au moment où la maladie s'est révélée chez celui-ci, et qu'elle même n'a éprouvé les premiers symptômes du mal que postérieurement à l'époque où il a éclaté chez l'enfant.

Il y a là un mystère que les tribunaux ne doivent pas essayer de sonder, surtout quand de tels phénomènes feraient supposer une incubation de la syphilis plus longue que toutes celles qui ont été observées par la science.

Il faut, enfin, en cette matière, comme en toute autre, prouver la faute de celui qu'on veut faire déclarer responsable.

Le directeur d'un bureau de nourrices, qui a observé toutes les prescriptions imposées par un règlement préfectoral, n'est pas responsable vis-à-vis de la nourrice ou vis-à-vis des parents de l'enfant, ce règlement devant être considéré comme la loi des parties.

L'erreur même du médecin attaché à son établissement ne saurait engager sa responsabilité ; ce médecin ne pouvant être considéré comme son préposé, alors surtout qu'il est nommé par le préfet, sur la présentation du directeur.

ACTE ADMINISTRATIF. — TABLEAUX INDICATIFS DES PREMIERS SECOURS A DONNER.

Par ordre de M. le Préset de police, de grands tableaux, comprenant des préceptes élémentaires de médecine usuelle, vont être placardés dans tous les postes de Paris, afin qu'on puisse commencer à y donner les premiers secours à un blessé, en attendant le médecin.

N. B. De semblables ordonnances devraient être affichées en province dans les postes de police, s'il y en a, où dans les corps de garde de sapeurs-pompiers, qui, grâce à une bolte de secours initiés en cas d'accidents, aideraient les médecins dans leur tâche de sauvetage.

Le Gérant : CHEVALLIER fils.
